

LU

Lector in fabula

Umberto Eco

Grasset, 1979, traduction française 1985

La presse en a parlé : le dernier livre de Umberto ECO est formidable. Son titre complet : **LECTOR IN FABULA ou la corporation interprétative dans les textes narratifs.**

Pas toujours facile à lire, parfois incompréhensible pour un lecteur qui n'accepte de coopérer qu'à condition que l'auteur y mette un peu du sien. Un paragraphe intitulé "Isotopies narratives liées à des disjonctions isotopiques discursives qui génèrent des histoires complémentaires" donne toujours d'impérieuses raisons d'entrer dans la résistance.

Et c'est dommage dans le cas d'un tel livre. Je me suis accroché à un chapitre et je vous invite à en faire autant, c'est une bonne tête de pont pour risquer quelques incursions dans l'ensemble qui deviennent à la longue un peu moins difficiles.

Le chapitre 3 parle du lecteur modèle.

Voici quelques étapes significatives de l'analyse :

Un texte est un artifice syntaxico-sémantico-pragmatique dont l'interprétation prévue fait partie de son propre projet génératif (...).

Un texte représente une cache d'artifices expressifs qui doivent être actualisés par le destinataire et parce qu'il est à actualiser, un texte est incomplet (...).

C'est un tissu de non-dit, de non manifesté en surface, et c'est ce non-dit qui doit être actualisé (...)

Le texte est donc un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons : d'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire. Ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative même si, en général, il désire être intercepté avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner (...).

Le texte prévoit le lecteur. C'est un produit dont le sort interprétatif doit faire partie de son propre mécanisme génératif ; générer un texte signifie mettre en œuvre une stratégie dont font partie les prévisions des mouvements de l'autre (...).

Pour organiser la stratégie textuelle, un auteur doit se référer à une série de compétences qui confère un contenu aux expressions qu'il emploie (...). C'est pourquoi il prévoira un lecteur modèle capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont lui, l'auteur, le pensait et capable d'agir interprétativement comme lui a agi générativement (...).

1) Cette approche peut être utilisée pour mieux comprendre les phénomènes d'exclusion de l'écrit.

Un texte exclut quiconque à des caractéristiques trop éloignées de celles prévues, connues ou voulues par l'auteur : la coopération ne peut avoir lieu, les interstices ne peuvent être remplis. En ce sens, contrairement à ce que dit Pierre BARBERIS, pour un individu donné, certains textes ou certains auteurs

sont plus excluants que d'autres. Et on peut expliquer en quoi Marcel PROUST résiste à la lecture d'un OS !

Hors un minimum de références communes, il n'est pas d'interprétation possible, il n'est pas de dialectique entre la stratégie de l'auteur et la réponse du lecteur modèle.

Mais cette absence de coopération n'exclut pas pour autant une utilisation libre du texte.

"PROUST pouvait lire l'horaire des chemins de fer et retrouver dans les noms des localités du Valois les échos du voyage de Nerval à la recherche de Sylvie.

Mais il ne s'agissait pas d'interprétation de l'horaire, c'est l'une de ses utilisations légitimes. L'horaire, quant à lui, ne prévoit qu'un seul type de lecteur modèle, un opérateur cartésien orthogonal doué d'un sens aigu de l'irréversibilité des successions temporelles".

Quand nous parlons d'autres lectures pour les actuels exclus, c'est à une utilisation que nous pensons, à une lecture ethnographique, à quelque chose qui n'est pas anticipé par l'auteur et non à une interprétation qui, elle, suppose qu'on intègre les caractéristiques générales du lecteur modèle. Le déplacement exigé de l'exclu par l'interprétation est non seulement difficile mais encore éminemment contestable.

L'utilisation, elle, apparaît davantage comme un déplacement du texte.

2) Cette approche peut être utilisée également pour mieux comprendre les phénomènes de production d'écrit. Et en particulier, pour réfléchir à ce qui est souvent présenté comme une évidence : le rôle des ateliers d'écriture et de l'expression écrite dans l'apprentissage de la lecture.

S'exprimer par écrit, c'est produire en anticipant son lecteur ; c'est donc avoir une expérience des stratégies de lecture qui ne peut se développer qu'à travers des rencontres préalables avec les textes. C'est la mise en œuvre d'une expérience. Et l'écriture est toujours en deçà de la lecture. La production d'écrit est toujours une création à partir d'un modèle issu de sa propre utilisation de l'écrit.

En ce sens, un enfant ne produit pas un message écrit lorsque, n'ayant pas déjà une expérience de lecture, il dicte à un adulte un message oral qu'il façonne sur son expérience de la coopération d'un auditeur et non d'un lecteur.

En revanche, avec ce décalage inévitable, l'écriture qui oblige à actualiser son modèle de lecteur contribue puissamment à son évolution.

3) De la même manière, cette analyse d'Umberto ECO permet de mieux comprendre pourquoi il n'est pas d'expression écrite sans l'existence virtuelle ou effective d'un destinataire. Et sans la volonté de le connaître et le comprendre pour lui permettre de coopérer au texte. L'idée d'une écriture qui ne serait aucune expression est un non-sens.

De la même manière, le devoir scolaire sous forme de rédaction apparaît facilement comme une perversion de l'écriture. Puisqu'il faut anticiper un lecteur dont on sait très bien que le destinataire n'a aucune des caractéristiques !

À suivre...

Jean FOUCAMBERT